

moindre mistral, comme si Mme de Grignan avait 7 ans. Et ce Rhône! Aussi bouillonnant et vorace que l'Amazone; et cette Provence qui regorge de scorpions! Si encore il n'y avait pas de Provençaux...

Du pathos à l'ironie sans transition

Des deux femmes la Sévigné était a priori la plus « méridionale ». Pourtant, elle eut longtemps du mal à s'adapter au vice-royaume de M. de Grignan, où deux siècles après le rattachement les habitants ne parlent toujours pas français, et dont les coutumes encore païennes lui évoquent la Barbarie. Arriva le moment où elle en vint presque à préférer les lettres à la personne de sa fille, à l'instar de ces téléphonodépendants qui finissent par ne plus voir qu'un conque. Du moins par écrit leur relation ne pesait pas. La présence insaisissable de Mme de Grignan entretenait son désir en perpétuant le manque. Chacun s'y montrait au mieux, du moins au plus libre, détail crucial pour une mère qui aime passer du pathos à l'ironie sans transition, rire de son autoritarisme suppliant, puis s'indigner de voir sa fille prendre ses lettres pour de simples gazettes parisiennes.

Le temps rendra de plus en plus croyante Mme de Sévigné. Frustrée dans son impossible amour, elle se rapproche enfin de Dieu en

adhérant au jansénisme. Evolution classique au Grand Siècle, où même les putains finissent au Carmel, mais d'autant plus tardive ici que la marquise n'avait malheureusement rien à se reprocher. Affaiblie par l'âge, apaisée par sa foi, elle retrouvera d'excellents rapports avec sa fille, qui finira par se conduire avec elle en véritable mère.

En 1694, enfin, Mme de Sévigné part une dernière fois pour Grignan marier son petit-fils Louis-Provence et sa petite-fille Pauline, dont elle avait surveillé l'éducation. Leur mère tomba alors gravement malade. Elle la soigna si bien qu'elle dut à son tour s'aliter, comme impatiente de finir sa vie près de celle qui l'avait tout entière occupée : elle mourut le 17 avril 1696, il y a juste trois cents ans. Son fils la regretta autant que sa fille, bien qu'il fût défavorisé par son testament. Comme son cousin Rabutin, à qui elle n'avait jamais cédé, mais qui d'avance lui avait rendu le plus bel hommage : « Elle était de ces gens qui ne devraient jamais mourir, comme il y en a d'autres qui ne devraient jamais naître. » En un sens, son vœu fut exaucé. ■

1. L'auteur de l'« Histoire amoureuse des Gaules ».

2. « Sans doute, ma cousine, répliqua Bussy; ce qu'il vient de faire est vraiment héroïque ! »

Une mère ou un écrivain ?

LITTÉRATURE *Mme de Sévigné était-elle consciente de faire une œuvre littéraire ? Le débat reste ouvert. En tout cas, elle fut une styliste exigeante. Et une chroniqueuse prodigieusement douée.*

PAR CLAUDE ARNAUD

Le statut des lettres de Mme de Sévigné reste discuté. S'agit-il d'une simple correspondance familiale rendue publique sur le tard, ou d'une œuvre qui se révéla en cours de route à elle-même ? Dans « Naissance d'un écrivain », Roger Duchêne défend avec ardeur la thèse de l'« innocence ». Il rappelle qu'il suffisait à la fierté de la marquise d'être née Rabutin, les préjugés interdisant à une aristocrate d'alors de se voir en « plumitif » (cf. entretien page 82). A l'entendre, Mme de Sévigné ne serait qu'une mère cherchant à tenir en haleine celle dont sa vie dépend – sorte de Shéhérazade dont seule une succession de miracles a préservé les lettres. Une thèse qui contredit la plupart des commentaires qui s'attachaient depuis deux siècles à faire de « notre-dame de Livry » un auteur à part entière, du moins la première des grandes épistoliers françaises...

Très jeune, pourtant, Mme de Sévigné avait reçu des leçons de style de son cousin Bussy-Rabutin, qui était de l'Académie, comme elle avait profité de l'érudition de Ménage, le modèle du Vadius de Molière ; et s'il fallut bien le choc que provoqua la fuite en Provence de Mme de Grignan pour précipiter l'accouchement de la styliste qu'elle portait en elle, il ne

fait guère de doute qu'elle avait déjà hautement conscience d'écrire, ne serait-ce que pour savoir qu'on la lisait. Louis XIV avait pris connaissance avec plaisir de ses lettres à Fouquet en s'empareant de Vaux-le-Vicomte ; quant à ses cousins et à ses proches, ils l'encourageaient à peaufiner son style en diffusant parfois les passages les plus frappants de ses missives.

Grand reporter pour une fille lointaine

On n'ira pas jusqu'à soutenir que Mme de Sévigné « inventa » son amour pour Mme de Grignan, comme Flaubert tira Mme Bovary de ses rêves passifs ; mais on a d'autant plus de mal à réduire ces lettres à un simple courrier familial que le genre épistolaire est perçu alors, dans le milieu précieux, comme superlativement littéraire. Certes, il n'en existait aucun modèle autre que masculin, mais c'est bien ce qui permit à la marquise d'épancher ses soucis de cœur loin de la rhétorique rigide du Grand Siècle et du style dur, viril et surveillé de Malherbe, Boileau et Racine. Sa tendresse de mère et sa fantaisie de chroniqueuse passèrent dans sa prose libre et primesautière ; en cela, elle eut la chance d'être femme, pour reprendre la formule de Roger Duchêne, ces (SUITE PAGE 82)